

L'odyssée d'Abdoul

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne et romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture: Élodie Campo
Mise en page: Audrey Desanti
© Éditions Les Pérégrines, 2024
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Troussseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Audrey Millet

L'odyssée d'Abdoul

Enquête sur le crime organisé

Préface de Caroline Abu Sa'Da,
directrice générale de SOS Méditerranée Suisse



Éditions Les Pérégrines

De la même autrice

Woke washing. Capitalisme, consumérisme, opportunisme, Les Pérégrines, 2023

Les dessous du maillot de bain. Une autre histoire du corps, Les Pérégrines, 2022

Le livre noir de la mode. Création, production, manipulation, Les Pérégrines, 2021

Fabriquer le désir. Histoire de la mode de l'Antiquité à nos jours, Belin, 2020

Le travail en Europe occidentale (1830-1939), Atlande, 2020 (avec Florent Le Bot)

Vie et destin d'un dessinateur textile. D'après le journal d'Henri Lebert (1794-1862), Champ Vallon, 2018

Sciences et techniques (1500-1789), Atlande, 2016 (avec Sébastien Pautet)

À la mémoire de tous, vivants et morts.



Itinéraire d'Abdoul (avril 2015-juillet 2017)

*Écrivez, photographiez, filmez. Dans cinquante ans, il se
trouvera des bâtards pour dire que tout ceci n'a jamais existé!*
Dwight Eisenhower à la libération
des camps de concentration

Préface

Le livre d'Audrey Millet se lit les larmes aux yeux et la rage au ventre.

Il décrit minutieusement les différentes étapes de la descente aux enfers d'Abdoul, jeune Ivoirien, talentueux tailleur, dont le seul crime est d'avoir voulu ouvrir son propre atelier de confection. De la Côte d'Ivoire, où ses parents triment pour un salaire de misère et où son père lui a fait promettre de ne jamais devenir paysan comme lui, à l'Italie, en passant par Ouagadougou, Niamey, Agadez, il est en quête d'une situation qui lui permettra d'accomplir son rêve d'atelier. Il se retrouve dans les entrailles de l'horreur, dans des camps de travail en Libye où il sera battu, menacé, où il devra affronter la réalité de viols et de tortures, conséquences de la déshumanisation de certaines populations. La traversée forcée de la Méditerranée, sur une embarcation impropre à la navigation, l'emmène ensuite dans les arrières-cours toscanes de la mode et du luxe, verrouillées par les mafias italienne, nigériane et chinoise, à travailler quatorze heures par jour,

sept jours sur sept, pour quelques euros seulement et dans des conditions insalubres.

C'est un ouvrage très dur, dont on ne peut pas sortir indemne. Il décrypte méthodiquement les maillons de la mécanique migratoire, le racisme crasse, l'esclavage aux portes de l'Europe, la prostitution, les trafics en tout genre, d'enfants, d'organes, de drogues, facilités par la corruption. Extrêmement bien documenté, il s'appuie sur des heures d'entretiens avec des exilés, dont Abdoul. Il se lit comme un roman. On aimerait d'ailleurs parfois qu'il ne soit que cela, un roman. La réalité qu'il décrit est tellement insupportable qu'on préférerait pouvoir se la cacher et prétendre qu'elle n'existe pas. Refermer le livre et vaquer à nos occupations. Sauf que c'est impossible.

C'est un ouvrage difficile, mais tellement nécessaire.

Audrey Millet prédit en conclusion qu'«un jour, nos politiques européennes et africaines seront soumises à l'implacable jugement de l'Histoire» et que, «ce jour-là, la cohorte des lâches et des médiocres sera enfin montrée du doigt». En attendant ce jugement, son livre permet de s'informer, d'être touché, de ne plus pouvoir dire qu'on ne savait pas.

En partageant sa fine connaissance des réseaux du crime organisé qui se repaissent de l'esclavage des corps des exilés pour vendre des robes à 4 euros, l'autrice nous permet aussi de faire des choix de consommation plus conscients. Et en dénonçant «l'indifférence des consommateurs, qui est la meilleure amie de la traite d'êtres humains», elle nous invite à nous interroger sur notre capacité à faire société. Quelle est la société dans laquelle nous souhaitons vivre, sur quelles valeurs peut-on la construire collectivement ?

Abdoul raconte que, dans ce périple abominable, il a «failli perdre l'idée d'être un citoyen du monde». Ce sont des mots

Préface

que nous entendons fréquemment à bord de l'*Ocean Viking*, et c'est pour lutter contre ce sentiment que des associations comme SOS Méditerranée se battent jour après jour. Audrey Millet permet de mettre des visages sur ces mots.

Caroline Abu Sa'Da, directrice générale
de SOS Méditerranée Suisse

Kilomètre zéro

J'ai décidé de tout avouer le jour où j'ai commencé à sortir de mon cauchemar. Si vous voulez vraiment entendre cette histoire, alors la première chose que vous devrez faire est d'attendre avec moi dans cette maison épaisse et solide.

Elle devait s'élever fièrement avant de porter les cicatrices du temps. Elle ressemble à toutes les autres maisons de cette cité enchâssée dans le désert. Autour, les rues s'étendent dans la chaleur étouffante comme les artères d'un labyrinthe de poussière. Toutes ces maisons en banco, une terre rouge séchée, murmurent en silence les mêmes histoires. Derrière les enceintes, des milliers de rêveurs attendent dans trois salles carrées, ici, sur des nattes tressées qui serpentent entre les rations et les sacs toujours prêts pour le départ. Les fenêtres, autrefois habilement ouvragées, filtrent doucement la lumière du soleil dans les pièces. Le tapis vieilli, les marmites gondolées par le temps et le vieux puits sec au milieu de la cour ont l'allure de ceux qui trouvent refuge chez Aboubakar, le maître des lieux. Âmes fatiguées, leurs visages burinés par le soleil témoignent de leurs luttes et de leur résilience. Vieilles reliques, ils attendent la prochaine étape de leur

périple. Les nuances des couleurs de peau, toutes noires, mais jamais semblables, et les différents dialectes partagent les mêmes gamelles, sans geste brusque, avec respect – même si chacun garde un œil sur son sac. La maison d'Aboubakar leur ressemble. Par son austère simplicité, mais aussi parce qu'elle se dresse devant les entrailles ardentes du désert. Les flammes ne l'ont encore jamais embrasée. Comme cette maison qui persiste à rester debout, mes colocataires à durée indéterminée sont persuadés qu'ils sont plus forts que le désert et qu'aucun grain de sable ne viendra à bout de leurs pieds fatigués.

Pour tromper l'ennui, quelques-uns se charrient et jouent au football dans la cour. Aboubakar organise la vie de tout ce petit monde en fournissant le riz et l'eau. Certains, hommes et femmes, traînent là depuis des mois, passent leurs journées à faire des allers et venues entre la cour brûlante et leur natte défoncée, et leurs nuits aux alentours de la gare pour négocier des billets en échange de leurs corps. Moi, j'y loge depuis trois jours, d'autres depuis une semaine. Le matin du quatrième jour, ils sont vingt à attraper leurs sacs pour monter dans une Toyota. Une cinquantaine de nouveaux venus les remplacent dans la foulée, fraîchement débarqués d'un camion dont la carrosserie arbore le logo des purées de tomates Zakia. Lorsqu'Aboubakar envoie une dizaine d'entre nous acheter un nécessaire de voyage, nous savons que le départ approche – d'ici quelques heures, ou peut-être une semaine.

Le long de la grande route terreuse et à l'arrière de chaque pick-up d'Agadez, les commerçants locaux étalent tout leur attirail. En marchands avisés, ils exposent leurs trésors : des dinars à échanger contre des francs CFA, des forêts de bâtons de marche, des rangées de seaux en plastique, des pyramides de sacs de riz, des monticules de gants, des lunettes de soleil, des cagoules, des

doudounes – tous dignes de la décharge d’Akouédo. Les Nigériens ont le sens du détail, et du négoce, pour aider à la traversée du désert. Mon choix se porte sur des gants et une doudoune, car les nuits s’annoncent glaciales, un grand bâton costaud, pour me soutenir en cas de longue marche, des lunettes de soleil, une cagoule et des dinars. Mais le plus important, ce sont les biscuits et le jerricane d’eau dans son sac tressé à anses. Je n’ai jamais aimé l’improvisation. Je préfère anticiper ces quatre jours – peut-être cinq – de voyage. Ça va aller.

Une heure après le retour à la maison, Aboubakar¹ fait subitement irruption dans la cour, une feuille à la main, et appelle un à un ceux dont les noms figurent sur la liste. L’un après l’autre, les prétendants au départ se déplient et empoignent leur sac. Abdoul, lui, attend. Si son nom n’est pas écrit, il ne grimpera pas dans le pick-up par effraction. Diallo, Traoré, Diabaté, Wali... C’est son tour! Stylo à la main, Aboubakar filtre une première fois les élus à la porte de l’enceinte. Il ressemble à un étrange contrôleur des impôts devenu physio à l’entrée d’un établissement réputé. La vingtaine de personnes dont le tour est enfin venu forment une file d’attente devant le Grand Tiger tuné qui doit tous les contenir. Leur chauffeur, le visage dissimulé par un grand chèche, vante les qualités du véhicule et les siennes. Prévoyant, il transporte trois pneus de rechange.

On trépigne d’impatience. Impatients d’arriver, impatients de travailler. C’est le deal : le logeur et le chauffeur ne réclament pas d’argent, mais les passagers paieront en travaillant à l’arrivée. Depuis Abidjan, Dakar ou Bamako, tous traînent cet espoir : un emploi est synonyme de rédemption. Voilà

1. Tous les prénoms ont été modifiés.

une transaction harmonieuse et raisonnable: l'employeur a besoin de main-d'œuvre et la main-d'œuvre a besoin d'un employeur. *Gagné-gagné*, pour Abdoul.

Aboubakar répète: «Diallo, Traoré, Diabaté, Wali...» L'excitation générale rend l'installation un peu laborieuse, mais chacun se place à l'arrière du Grand Tiger tel un pion sur un damier en tôle d'acier. Les femmes et les enfants, eux aussi équipés de leur kit de survie, montent en premier et s'assoient au fond de la benne. Puis les hommes envahissent le plateau. Les plus costauds se perchent sur les parois. Les passagers supplémentaires s'entassent, mais en un tas organisé. Le bâton qui doit aider Abdoul durant les longues marches se transforme finalement en ceinture de sécurité: coincé entre ses jambes, il retient son buste vers l'intérieur de la benne. Tous se cramponnent déjà. Les pieds, défilé de claquettes et de baskets, dansent dans le vide. Position inconfortable, oui, mais ingénieuse et nécessaire pour ne pas être expulsé. Le danger? Il n'arrêtera personne.

Qui ne risque rien n'a rien, répète Abdoul.

La porte arrière de la benne claque et le ventre du pick-up embrasse violemment le cul terreux de la route.

1

Je suis né dans cette poubelle

L'enfer d'Akouédo

Le ventre vide de l'Afrique est gonflé des excréments de l'Occident. Abdoul naît là en 1984, sorti du ventre de sa mère pour être plongé dans cette odeur nauséabonde, au milieu des ordures qui fournissent le gagne-pain de nombreux Africains. Au nord-est de l'agglomération d'Abidjan, la montagne d'Akouédo est d'une puanteur obscène.

Le caniveau géant à ciel ouvert, monticule d'ordures en tout genre, dégueule les restes de l'humanité. La décharge aurait dû être pleine et fermer vingt ans seulement après sa fondation en 1965, mais les 83 hectares qu'elle occupait (sur les 112 qui constituent le site) indiquent l'acharnement du monde à nuire aux Abidjanais. Abdoul la compare aux chutes Victoria: en guise de trombes d'eau, elle vomit des rebuts industriels, biomédicaux, des déchets domestiques ou issus des abattoirs, des textiles, de la tôle, des cannettes,

des piles¹... Voici donc le cimetière des amours éphémères des insoucians de ce monde, la longue traîne de la consommation. Les invendus, corps morts des boutiques d'alimentation, de vêtements et autres produits à l'obsolescence programmée, sont le cauchemar du monde et le cancer des Abidjanais.

Épluchures, téléphones portables, tee-shirts, ces petits squelettes accumulés puent l'aubergine pourrie, le bois moisi, la pisse âcre et le mélange de sulfures, d'ammoniac et de méthane caractéristique de la chair en décomposition – car même les rats, gros comme des chats, ne résistent pas à Akouédo. Les 550 000 tonnes d'ordures déversées chaque année à même le sol fouettent l'abattoir, le sang séché, l'oignon putride et les dents gâtées, et les populations environnantes subissent sans cesse ces nuisances pestilentiennes, qui leur causent maux de tête et vomissements, jusqu'à leur décès précoce. Mais le paludisme, les gastro-entérites, les affections respiratoires gangrèneront aussi les corps, puis le crabe les rongera. Quant au nouveau-né, il sort du ventre de sa mère déjà empoisonné, handicapé mental, porteur de troubles du langage ou de difficultés motrices². La chaleur pèse comme du plomb sur Akouédo, projetant cette haleine fétide à des kilomètres à la ronde. Pourtant, les objets répudiés ont leurs gardiens : les laissés-pour-compte des transactions du monde,

1. Oi Adjiri, Sandrine Aka Any-Grah, Kouamé Victor Kouamé, Élisée Kporou Kouassi et Jean Biémi, «Risques toxicologiques de la cohabitation avec une décharge : cas d'Akouédo en Côte d'Ivoire», *Santé publique*, vol. 31, n° 4, 2019, p. 567-579.

2. Oi Adjiri, «Évaluations environnementale et du risque sanitaire lié à la présence d'une décharge sauvage en secteurs résidentiels dans un pays en voie de développement : cas de la décharge d'Akouédo (Abidjan, Côte d'Ivoire)», thèse de doctorat, université de Cocody (actuelle université Félix Houphouët-Boigny), 2010.

habitants de ces ruches de désespoir parmi les insectes et les rongeurs.

Sur cette colline de misère totale, où les combats ne connaissent aucune trêve, des silhouettes frêles assises sur des moteurs de scooters attendent le prochain déchargement. Le vitrail de leurs yeux indique le nombre d'années passées à chercher des trésors. Jaune urine, argent mercure ou rouille tôle, l'œil glaireux des fouilleurs ne dit plus les rêves, seulement les émotions anémiées. Des Burkinabés et des Maliens fouillent depuis vingt ans, mais la montagne d'Akouédo répond aussi à la désespérance des plus jeunes.

À quinze ans, Kouassi et Souleymane, des connaissances d'Abdoul, ont délaissé leur ville d'Anyama, à quelques kilomètres, pour chasser des objets exotiques. Pour survivre. Personne ne fouille par plaisir, vocation ou fainéantise. *Plutôt que de devenir voleurs, ils préfèrent être fouilleurs*, m'explique Abdoul. Toute la journée, les camions-bennes déversent leurs ordures, sans prendre garde à la présence des miséreux, parfois écrasés par inadvertance. Un Ivoirien a toutes les difficultés du monde à gagner 1 000 francs CFA par semaine – et avec 1,50 euro hebdomadaire, personne ne survit. Mais à Akouédo, les plus acharnés peuvent empocher 4 000 francs par jour¹. Les entreprises leur rachètent l'aluminium pour fabriquer des marmites vendues au marché d'Adjamé, une des communes du district. Des fabricants locaux de pots, de chaussures ou de bouteilles de bière, basés dans la zone industrielle de Yopougon, rachètent aussi à bas prix les trouvailles des fouilleurs. De cet approvisionnement officieux est née une économie bien formelle qui engraisse directement les

1. Rita Dro, « Moi, Achille, fouilleur à la décharge d'Akouédo », Les Observateurs, 21 février 2015.

dirigeants d'entreprises. Trois mille fouilleurs, soldats malgré eux du capitalisme, fondent ainsi tous leurs espoirs sur les détritissés d'Akouédo, au péril de leur vie¹.

Quand la pêche s'avère mauvaise, Kouassi et Souleymane restent toute la nuit et recommencent le lendemain. Akouédo est devenu leur village, les bouts de bois moisissés et la tôle rouillée, leur maison. Et s'ils trouvent un jouet cassé ou une bande dessinée, ils l'offriront à un des enfants de cette montagne qui lapent la surface des flaques croupies, à grands coups de langue, comme des chevaux. Pour supporter les odeurs, ils boivent du koutoukou, alcool de leur fabrication. *Le koutoukou qui rend fou*, me dit Abdoul.

Les autorités sanitaires ont longtemps discuté de la fermeture de la décharge qui empoisonne tout et tout le monde, pourrait la terre et diffuse la fièvre typhoïde. Abdoul habitait encore à Abidjan en 2006, lors du scandale Trafigura – la société avait procédé illégalement au déversement de déchets toxiques issus d'une opération de raffinage effectuée à bord d'un de ses navires, le Probo Koala. Une catastrophe environnementale, une violation des droits humains et de la Convention de Bâle par cette société de courtage pétrolier et d'affrètement maritime de matières premières fondée par deux Français². On ignore encore à ce jour où la totalité des déchets a été déversée, mais lorsque la pluie tombe, l'odeur d'Akouédo ressuscite les dix-sept morts de l'affaire et prophétise le décès des milliers d'empoisonnés. Enfin fermée

1. Henri-Michel Obe et Dr Ahoissi Nicolas Brou, « Impacts de la décharge publique d'Akouédo sur le cadre de vie et la santé de la population riveraine », *European Scientific Journal*, vol. 15, n° 12, avril 2019, p. 20-29.

2. Le centre opérationnel de Trafigura est à Genève, l'adresse fiscale à Amsterdam, le siège social à Lucerne, en Suisse. Voir Bernard Dussol et Charlotte Nithart, *Le cargo de la honte. L'effroyable odyssee du Probo Koala*, Stock, 2010.

en 2019, la décharge doit être réhabilitée en un parc urbain et sportif par PFO Africa et Veolia. Le site a été nettoyé, réaménagé, et un dôme d'argile de 30 mètres recouvre désormais les déchets. Les magnifiques plans montrent un parc urbain écologique abritant savane, forêt et mangrove, une plateforme de traitement et de valorisation du biogaz (émis par les déchets organiques enfouis), un centre de formation et de documentation sur l'économie circulaire, la valorisation des déchets et leur recyclage. La miraculeuse réhabilitation est vendue comme une révolution verte et appelée « poumon d'Abidjan » par les médias¹. Un Centre de valorisation et d'enfouissement technique (CVET) a été mis en service en 2018 pour désengorger Akouédo. L'infrastructure est moderne et exclusivement consacrée à la chaîne de collecte et de transport des déchets ménagers solides du District d'Abidjan². Quant au traitement des sols empoisonnés et à l'avenir des malheureux qui vivaient d'Akouédo, aucune information ne filtre.

La fourmilière

Des David Copperfield par centaines

Ville dans la ville, Akouédo est une sorte de miniature d'Abidjan où les Grands déversent les miettes puantes de leur business sur les miséreux ivoiriens et les exilés des pays alentour. Et lorsqu'on s'aventure dans les districts pauvres abidjanais, d'autres hommes d'affaires susurrent parfois,

1. Baudelaire Mieu, « Comment Akouédo est passée de décharge à poumon d'Abidjan », *Jeune Afrique*, 10 novembre 2023.

2. « Centre de valorisation et d'enfouissement technique (CVET) de Kossihouen : véritable révolution dans le traitement des déchets solides », Portail officiel du gouvernement de Côte d'Ivoire, 13 mai 2022.